

MARLEN HAUSHOFER

UNE POIGNÉE DE VIES

roman traduit de l'allemand
par Jacqueline Chambon

Chambon

Du même auteur

LE MUR INVISIBLE, Actes Sud, 1985 ; Babel n° 44 ; "Les Inépuisables", 2014 ; Actes Sud audio, 2019.
NOUS AVONS TUÉ STELLA, Actes Sud, 1986 ; Babel n° 150.
DANS LA MANSARDE, Actes Sud, 1987 ; Babel n° 1635.
LA PORTE DÉROBÉE, Actes Sud, 1988.
SOUS UN CIEL INFINI, Actes Sud, 1989.
LA CINQUIÈME ANNÉE, Actes Sud, 1992.
LA NUIT, Actes Sud, 1994.

Photographie de couverture : © Billy and Hells

Titre original :
Eine Handvoll Leben
© Paul Zsolnay Verlag, Vienne, 1955

© ACTES SUD, 2020
pour la traduction française
ISBN 978-2-330-13228-6

Marlen Haushofer

Une poignée de vies

roman traduit de l'allemand
par Jacqueline Chambon

Chambon

1

En mai 1951, dans une petite cité autrichienne, un certain Anton Pfluger mourut dans un accident de voiture. En se rendant en ville, sans raison apparente il rentra dans un arbre, avec pour conséquence une fracture du crâne et des blessures internes. Il ne reprit plus conscience. On supposa qu'il avait été pris d'un brusque malaise. Quelques jours avant, Anton Pfluger avait fêté son cinquantième anniversaire, sans doute avec quelques excès. Dans les semaines suivantes on s'aperçut que la situation financière qu'il avait laissée derrière lui n'était pas aussi bonne qu'on l'avait supposée.

La famille Pfluger possédait, depuis plusieurs générations, une petite fabrique de clous qu'on pensait prospère. Quand survint l'événement, son fils, qui se prénommait aussi Anton, mais qu'on appelait Toni, était un étudiant de vingt-deux ans. Sans ces études il aurait pu lui aussi vendre des clous, mais pour le prestige et parce qu'Anton souhaitait vivre dans la grande ville on lui avait permis de fréquenter l'université.

Ce jeune homme, qui ne s'intéressait pas le moins du monde au commerce, se retrouva soudain dans une situation difficile. Finalement il abandonna la direction de la fabrique au directeur adjoint qui s'était consacré aux clous depuis l'enfance et dont on pouvait espérer qu'il gérerait honnêtement l'entreprise. Quelques mois avant la mort du patron, sa fille s'était mariée et elle, ou peut-être son époux, exigeait de toucher sa part d'héritage.

Après avoir pris conseil et pour éviter une mesquine querelle de famille, Toni décida de vendre la fabrique de clous pour pouvoir payer sa part à sa sœur.

L'étonnant, dans cette affaire, fut que la veuve se rangea du côté de son beau-fils au lieu d'être du côté de sa propre fille. Toni Pfluger, en effet, était le fruit du premier mariage de son père avec une femme, qui s'était noyée dans la rivière à l'âge de vingt-cinq ans. Une année après cet accident, Anton Pfluger avait épousé la meilleure amie de sa femme ; il n'aurait pu donner une meilleure mère à son enfant.

Pour une raison quelconque, Mme Käthe Pfluger avait toujours préféré son beau-fils à sa fille.

Le père, toutefois, s'était beaucoup plus occupé de sa fille que de Toni qui, comme sa mère, avait un caractère difficile et entêté et montrait de l'attachement à sa belle-mère. Il ne repoussa jamais ses tendresses puis, en grandissant, se montra plein de galanterie et d'égards envers celle qui, par sa beauté, sa blondeur et sa douceur, séduisait tous les hommes.

Souvent, en parlant avec lui, elle retrouvait clairement cette distance que sa mère avait toujours

conservée dans toutes ses amitiés. De cette mère, il avait hérité ce don de faire croire à son interlocuteur qu'on se confie à lui, alors qu'on lui cache l'essentiel.

Après leurs échanges, Käthe se sentait un peu oppressée. Elle caressait les cheveux dorés de son beau-fils et oubliait ses propres préoccupations en retrouvant les grands yeux gris de son amie dans le fin visage du garçon. Elle ignorait que le sentiment qu'elle éprouvait n'était autre que le mal du pays, mais elle avait appris à ne jamais y penser et se hâtait d'oublier une pensée déjà éprouvée, qu'elle avait toujours été incapable de s'expliquer.

Elle avait au moins préservé l'entente familiale, pensait-elle avec cette bienveillance qui lui avait permis de supporter l'humeur grincheuse de son mari et le caractère récalcitrant de sa fille.

À présent que son époux était mort et sa fille mariée, elle pouvait un peu se laisser aller. Plus personne n'était là pour lui dicter sa conduite. Elle pouvait manger les sucreries qu'elle aimait tant, rester chez elle en peignoir et, après le repas, s'allonger sur le divan avec un roman à l'eau de rose qui aurait provoqué les railleries de sa fille.

Le gentil Toni se gardait bien de la critiquer. Il lui apportait des fleurs et des confiseries et n'était pas irrité, à l'inverse de son père, lorsqu'elle invitait ses amies pour le goûter.

Il écoutait volontiers les derniers commérages, et faisait des remarques spirituelles et sans méchanceté ; elle trouvait donc qu'ils s'entendaient parfaitement.

Quand il lui proposa de licencier la bonne et de prendre à la place une femme de ménage, elle fut aussitôt d'accord. Elle se contenta de fermer les chambres inutilisées et de restreindre leur train de vie.

Quand elle lui avait demandé ce qu'il avait contre la bonne, Toni avait simplement répondu : « Elle dérange. »

Et Mme Käthe avait brusquement trouvé qu'il avait raison. Jamais elle n'aurait reconnu d'elle-même le léger désagrément qu'elle éprouvait parfois devant cette grosse face étrangère, mais depuis que Toni l'avait dit, cela lui sautait aux yeux.

Quand la bonne fut partie, il resta plus souvent à la maison. Elle l'entendait marcher dans sa chambre, puis il allait s'allonger au jardin, sous les arbres fruitiers, pour lire, rêver ou sommeiller.

Parfois il arrivait, l'aidait à dévider sa laine et divertissait ses amies, enchantées de sa présence, pendant un quart d'heure. Bref, il s'arrangeait pour que toutes l'envient d'avoir un tel beau-fils.

Toni lui proposa de vendre la maison et de louer un appartement en ville assez grand pour eux deux, et elle fut d'accord. La maison ne représentait rien pour elle, elle ne tenait qu'à une chose, ses habitudes : le café du matin, les bavardages, les romans, les sucreries et le cinéma une fois par semaine. Son corps plein et tendre irradiait le bien-être et le réclamait. Finalement Toni était la seule personne dont elle avait besoin pour son bonheur. Pour lui, elle aurait même renoncé à sa vie confortable sans hésiter, car il était,

ou peut-être sa mère morte en lui, ce qui donnait à sa vie sa saveur et la minuscule et extrême nostalgie de l'inconnu.

Au cours des semaines suivantes, plusieurs acheteurs se présentèrent, mais Toni ne put en choisir aucun. Finalement, on décida de renoncer aux exigences si un acquéreur sérieux se présentait.

Au milieu de juillet, un agent de la capitale annonça la visite d'une certaine Mme Betty Russel que la maison intéressait.

Elle arriva enfin un après-midi et Toni alla la chercher avec la voiture qui avait survécu à l'accident du vieux Pfluger.

Elle parlait un allemand sans accent et expliqua qu'elle avait longtemps vécu en Autriche. C'était une femme maigre au squelette léger dont l'âge était difficile à apprécier. Toni lui donnait entre trente-huit et cinquante ans et il l'oublia pour se consacrer à la conduite, car il abordait toujours l'Alleebäumen avec un peu d'appréhension.

Les cheveux de Mme Russel, teints en blond doré, étaient courts et lisses mais ils ne restaient jamais en place et formaient un léger nuage sur son front. Les grandes lunettes de soleil cachaient à demi son visage, pas plus grand que celui d'un enfant, un visage maigre mais animé par une bouche agréablement spirituelle. Elle avait l'air de penser qu'on voulait lui vendre la maison pour un prix trop haut.

Toni décida de se montrer aussi accommodant que possible. Il en avait vraiment assez de toute cette affaire et aurait voulu envoyer au diable sa sœur, son

beau-frère et la fabrique de clous. Il ne souhaitait qu'une chose, s'enfuir dans un endroit agréable, sans beaucoup d'argent mais libre. Bien sûr, il savait aussi qu'il n'obéirait jamais à ce genre de tentation.

La femme à son côté était à présent silencieuse et elle lui parut un peu hautaine, mais cela ne cachait peut-être que de la fatigue. Soudain Toni se dit que c'était une femme très malade ou malheureuse, mais excessivement volontaire et, à la pensée de cet entêtement, il soupira doucement.

Après avoir salué l'étrangère, Mme Käthe lui montra sa chambre et l'invita à se rafraîchir un peu, mais celle-ci réapparut à peine deux minutes après, avec cette fois de fines lunettes vertes, qui laissaient penser qu'elle souffrait des yeux.

Elle se fit montrer aussitôt la maison par Toni, examina tout méticuleusement, posa de brèves questions pratiques mais resta impénétrable.

Après être restée un assez long moment dans le jardin, elle dit qu'elle achetait la maison au prix que l'agent lui avait proposé. Toni dit qu'il allait faire rédiger un contrat de vente par son avocat. Elle expliqua en outre qu'il lui serait agréable que les anciens propriétaires continuent à y habiter.

Toni eut la plus grande peine à garder son calme et à se maîtriser, en essayant d'empêcher sa voix de trembler. Il avait envie de lui sauter au cou.

Käthe Pfluger avait, on ne sait pourquoi, fait venir la vieille grand-mère de Toni, peut-être dans l'espoir que cette apparition décorative autant que vénérable influencerait l'étrangère. Mme Salvera, habillée pour

l'occasion en soie gorge-de-pigeon, se contenta de rester assise les yeux fixés sur ses mains. Elle ne percevait qu'une tache claire, étant à demi aveugle. Käthe expliqua à leur invitée que la vieille dame allait sur ses quatre-vingts ans et n'était plus en mesure de prendre part à la conversation.

Sur ce, on passa à table. L'étrangère mangea peu, parla à peine, juste des généralités, et Toni se dit de nouveau qu'elle devait être très malade. Il n'espérait qu'une chose, qu'elle soit capable de signer le contrat de vente et reparte aussi vite que possible.

Mais il fut aussitôt conscient de la dureté de cœur que révélait cette pensée et il lui tendit la corbeille de pain avec un air radieux. Elle esquissa alors, pour la première fois, un pâle sourire, presque contraint, et son visage en fut à ce point transformé que Toni eut envie de lui enlever ses lunettes vertes. Il avait supposé qu'elle avait des yeux marron, mais après ce sourire désarmant, il lui prêtait des yeux bleus, de grands yeux bleus sous des cils noirs. Mais ce n'était que le reflet de son propre visage qu'il voyait dans les verres pareils à de troubles miroirs.

Il se surprit à souhaiter retourner au crépuscule dans le verger avec cette femme et, sans bien savoir comment, d'être gentil avec elle.

La conversation se traîna encore deux heures et Toni sentit venir le sommeil. Enfin l'étrangère se leva en disant qu'elle devait se retirer car son voyage l'avait fatiguée. Mme Käthe l'accompagna à sa chambre.

2

Quand la porte se referma sur son hôtesse, Betty enleva aussitôt les verres sombres et les posa sur la table. Elle avait toujours détesté les lunettes noires. Elles transforment le monde d'une façon à peine perceptible mais tellement inquiétante. Comme si on se déplaçait au fond de la mer ou dans un pays qui n'appartenait pas à cette terre mais à une étoile étrangère sur laquelle la vie n'était plus qu'un faible souffle et s'enfonçait lentement dans des ombres verdâtres.

Rien n'était plus fantomatique qu'un groupe de gens vus à travers ces verres sombres. Ils faisaient surgir en elle l'image de morts qui ne savent pas encore que leur situation a changé, mais qui, en butte à un pressentiment, s'agitent pour prouver leur réalité.

Betty se dirigea vers la vasque en porcelaine et y versa de l'eau. Sur le fond blanc elle découvrit une légère craquelure pareille à un fin cheveu brun de femme. Dans le miroir raffiné – le bord doré était légèrement écaillé –, elle aperçut son étroit visage pâle accablé par de grands yeux gris. Les paupières étaient

rougies par les lunettes noires et la lassitude du voyage. La peau délicate autour des yeux était cireuse et sillonnée de fines rides comme du papier de soie chiffonné.

Repoussant de son front ses cheveux teints en blond, elle observa distraitement ce visage, qui révélait un lent déclin. Puis elle le plongea dans l'eau froide et ouvrit les yeux. Le froid picotait et brûlait et Betty sentit son cœur battre douloureusement. Tout en se séchant les yeux avec la serviette, elle retint son souffle et s'irrita de sa faiblesse.

Quand elle fut au lit et qu'elle eut éteint la lumière, elle sentit un frisson la parcourir, comme toujours quand elle était épuisée. Le fin duvet de ses bras se hérissa et elle se mit à trembler et à claquer des dents. Puis, calmée, elle s'endormit d'un coup.

Une heure après, elle se réveilla, fraîche et dispose. Aussitôt elle ralluma et se mit à aller et venir, pieds nus, dans la chambre. Elle ouvrit le coffre, il était vide, les deux tiroirs du haut de la commode l'étaient également, mais dans le troisième tiroir, elle trouva un cierge de communiant, un petit cheval de bois, une pile de cahiers d'écolier et une boîte pleine de cartes postales et de photographies.

Le cheval de bois, elle le reconnut. Tout en le tournant entre ses doigts, elle eut peur d'éprouver de l'émotion ou du chagrin, mais il n'en fut rien.

La fenêtre était grande ouverte et, du jardin, montait l'odeur du foin. Betty se souvint de la jeune femme, qui, si souvent, s'était penchée la nuit à la fenêtre, les yeux pleins de larmes, émue, livrée sans force au parfum envoûtant de l'été.

D'un geste sec, elle referma le rideau blanc, effleurée par l'ancienne vision, au fond du jardin, sous la noire frondaison des pommiers, d'un inconnu qui la regardait fixement.

Mais le jardin s'étendait, abandonné par les humains, uniquement dédié à la vie indicible de ses arbres, de l'herbe et des petites bêtes. Et Betty, autrefois, était triste de ne pouvoir pénétrer dans ce monde étranger.

Elle remit le petit cheval de bois dans le tiroir et prit le paquet de cartes postales et de photos.

Elle regagna son lit en frissonnant. Un souffle froid descendu des montagnes fit onduler les rideaux.

Elle arrangea les oreillers et s'y adossa. Le front baigné par la fraîcheur nocturne, elle se mit à lire les vieilles cartes postales.

La première qu'elle tira du paquet était adressée à sa mère et, sous l'écriture démodée et fanée, on pouvait lire que le temps était beau et que Lieserl allait bien. Elle était signée : « Ta cousine Sophie ».

Betty examina pensivement au revers une maison carrée dans un paysage assez plat, le tout vivement colorié, jaune sur jaune. La cousine avait oublié de mettre la date. Mais après avoir réfléchi, Betty calcula qu'il ne pouvait s'agir que de l'été 1912 au cours duquel, âgée de cinq ans, elle avait été envoyée chez des parents à la campagne parce que sa mère était sur le point d'accoucher. L'enfant, qui aurait dû être un garçon, mais qui s'avéra être une fille, était mort à la naissance et rien n'avait été changé dans la vie de la famille Salvera.

Mais cet été, qu'on aurait pu croire oublié, resurgit de la vieille carte postale et tendit sa grande main vers l'enfant qui avait essayé de lui échapper. « Jamais, murmura la large bouche sous la barbe rousse touffue, espèce d'idiote, jamais tu ne m'échapperas. » Betty ferma les yeux et entendit son rire profond.

Ce puissant été n'avait duré que six semaines mais dans son souvenir il lui sembla avoir duré des mois, voire une année. Tout en lui était démesuré ; trop puissant, trop sauvage, trop grand. Lumière et ombre rigoureusement tranchées par les murs des maisons ; jours dorés, brûlants ; lumière étincelante sur la cour ; les prairies et les champs blafards, brûlés par l'ardeur du soleil, puis les courtes nuits noires. Dans les interstices, s'ouvrait le royaume secret des maisons derrière les volets verts fermés ; les sombres greniers, les pièces plongées dans une douce et chaude pénombre, endormies et bourdonnantes du minuscule fredon des mouches et des moustiques.

La maison était habitée par des femmes : tante Sophie, tante Else, les domestiques et la vieille bonne d'enfants. Pour la petite fille elles étaient des géantes dans leurs longues robes et leurs lourds chignons roux, bruns ou blancs.

Bien sûr, il devait y avoir aussi des hommes, mais peut-être n'étaient-ils pas souvent là ou bien l'enfant n'avait-elle pas eu un seul regard pour eux. Le gouvernement de la maison était entièrement dévolu aux femmes. Les hommes régnaient sur les champs, les prairies et les bois. Ils faisaient partie du dehors, le fusil